

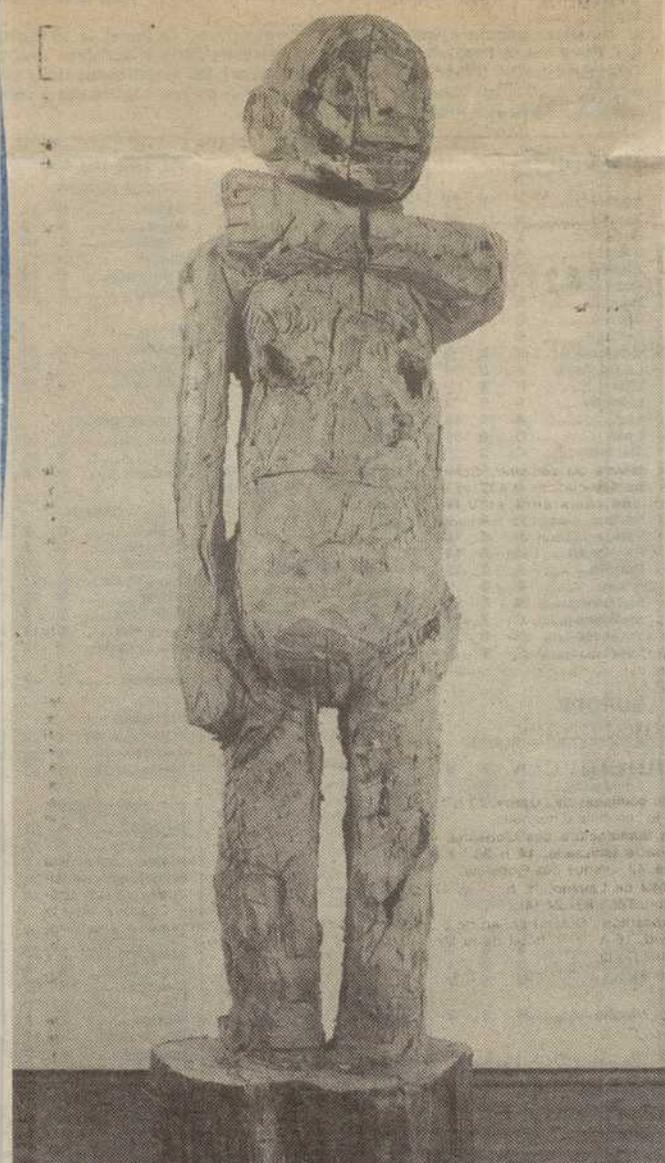
ARGUS de la PRESSE
21 bd Montmartre - 75002 PARIS

T6L: 296.99.07

LE FIGARO (Q)
37, rue du Louvre

75081 PARIS CEDEX 02

19 NOV 84



Bäselitz ou l'art à l'estomac.

Un milliard de centimes pour une architecture de 14 000 m² et quelque 70 artistes : c'est Von hier aus à Düsseldorf, énorme entreprise de promotion de l'art rhénan.

PAR MICHEL NURIDSANY

Près de soixante-dix artistes ont été convoqués dans un gigantesque hangar de 14 000 m², pour illustrer ce que l'on présente ici comme « le nouvel art allemand ». Honnêtement, les deux tiers d'entre eux auraient pu être oubliés pour arriver à une qualité moyenne. En France, en Italie, c'est le chiffre qui conviendrait pour donner une bonne idée de l'art actuel dans ces deux pays. Kasper König a cru qu'il

pouvait en être autrement en Allemagne. Il a péché par orgueil.

Cet orgueil se manifeste d'ailleurs dès l'entrée de l'exposition, aussi ridicule qu'ostentatoire, qui vous fait monter par une sorte de

praticable de bois, à mi-hauteur d'un énorme parallélépipède vert de gris, pour vous faire redescendre aussitôt. Avant cela vous jetez un coup d'œil sur l'espace divisé en petits kiosques, en petits cubes et en cylindres, qui

Düsseldorf : péché d'orgueil

plaîront à ceux pour qui Port-Grimaud est le comble de l'architecture moderne ; petits habitacles où chaque artiste séparé l'un de l'autre développe sa vision propre, son rêve particulier, sa pratique individuelle. Ça, une exposition ?

Après, vous vous lancez à la découverte, dans le labyrinthe des « stands ». Moi j'ai commencé par le groupe *Normal* qui prétend à l'ironie. Imaginez un mur circulaire, entièrement décoré à la manière des cafés des années 50, de formes géométriques et, accrochés par-ci par-là des tableaux mal léchés. Au centre de l'espace, une fontaine. Pour faire « environnement ». Mauvais début.

Le reste n'était pas mieux. Ni l'avion géant de Thomas Bayrle, fait à partir de petits avions, ni les réalistes scènes de genre de Silke Leverkuhne, ni les fragments de copies d'œuvres d'Axel Kassebohmer, ni les herbes séchées et arrangées sous verre (comme le faisaient les jeunes filles aux XIX^e siècle) de Hermann de Vries, ni les bas-reliefs saint-sulpiciens, mous et vulgaires, d'Antonius Höckelmann... Aucune découverte, mais une lamentable succession de n'importe quoi bâclé, satisfait, déjà vieux. A côté de tout cela même Lüpertz finissait par paraître intéressant.

Echec patent donc : on ne lance pas des artistes comme des éphémères vedettes du show-business impunément. Ceux qui échappent au naufrage sont les artistes consacrés, avec des œuvres très inégales d'ailleurs. Sélection dans laquelle s'est bizarrement inséré Broodthaers, qui est mort depuis un certain temps déjà et qui était belge, et Filliou, qui est français.

Il est présent ici avec une pièce superbe où l'on voit au milieu d'une sorte de piste de cirque des centaines de dés multicolores avec tous les « un » tournés en l'air. C'est drôle, c'est léger, c'est Fluxus. Salomé, le Berlinois, s'ébat, sur toile, dans le stupre, et retrouve là un peu de cette énergie qui faisait en grande partie l'attrait de sa peinture.

tant « ne pas inviter trop d'artistes Français ». On croit rêver. Mais Kasper König, lui, ne rêve pas. Ce qui se joue ici, très concrètement, c'est la mise en place d'axes internationaux dont peu à peu la France est exclue. La qualité ou l'absence de qualité de l'exposition a finalement peu d'importance. L'essentiel c'est le poids de l'événement. Il pèse un milliard de centimes. Le message est clair : il faut faire venir à tout

Dieter Roth se vautre dans le journal intime mêlant écriture et Polaroid : une accumulation impressionnante. Ruckriem redécouvre dans des sculptures en pierre, monumentales et lacunaires, le sens du sacré. Beuys dé-

çoit et attire la foule : c'est une vedette. Bäselitz impressionne. Il n'y a pas de quoi : c'est de l'art à l'estomac, puissant, élémentaire. Ici sa sculpture représentant un homme au bras replié, taillé à la hache dans un tronc d'arbre dont on voit encore la base, est présentée toute seule dans une grande salle nue, surélevée, où l'on accède après avoir monté quelques degrés. Quel cérémonial pour si peu de chose.

Polke est un grand artiste, mais c'est à Cologne, à la Kunsthalle, qu'on peut s'en rendre vraiment compte. Richter était mieux mis en valeur à Saint-Étienne ou chez Durand-Dessert. Penck donne à voir une intéressante toile de très grand format et Kiefer un bel ensemble d'œuvres. Quant à Nam June Paik, il éblouit, comme toujours, ici avec un énorme lustre avec des moniteurs TV à la place d'ampoules.

Mais celui qui nous donne vraiment l'impression que l'art existe ici, c'est Broodthaers, avec trois fois rien : une valise ouverte avec des lettres peintes au fond, des bouteilles aux étiquettes griffonnées, une carte politique du monde. Un art de la dérive, à la fois très dense et menacé.

« L'art » : on a presque envie de chuchoter ce mot ici tant ce qui est en jeu, dans ce lieu pour foires internationales, a peu à voir avec lui. On pense au pouvoir, au marché, à la puissance économique et financière de la Rhénanie. L'art n'est pas tout ici, comme il doit l'être : c'est un moyen, rien de plus.

Et l'on pense alors aux déclarations de Kasper König à « Art Press » où le membre éminent du jury de la Biennale de Paris déclare : « Il ne faut pas surestimer les tendances nationales », ajoutant « ne pas inviter trop d'artistes Français ». On croit rêver. Mais Kasper König, lui, ne rêve pas. Ce qui se joue ici, très concrètement, c'est la mise en place d'axes internationaux dont peu à peu la France est exclue. La qualité ou l'absence de qualité de l'exposition a finalement peu d'importance. L'essentiel c'est le poids de l'événement. Il pèse un milliard de centimes. Le message a bien été reçu par ceux à qui il était destiné. Tout le reste est bavardages.

M-N

● Messegelände, Halle 13.
Jusqu'au 2 décembre.